

FAGUS

LETTRES

A

PAUL LÉAUTAUD

AVEC UN AVANT-PROPOS ET DES NOTES
DU DESTINATAIRE



PARIS

“LA CONNAISSANCE”

9, GALERIE DE LA MADELEINE

MCMXXVIII

FAGUS

LETTRES

A

PAUL LÉAUTAUD

AVEC UN AVANT-PROPOS ET DES NOTES
DU DESTINATAIRE

on se lasse de tout,



excepté de connaître

PARIS

“LES TEXTES”

“LA CONNAISSANCE”

9, GALERIE DE LA MADELEINE

MCMXXVIII

Une partie de ces lettres a paru dans les Nouvelles littéraires, en 1924, par mes soins. Si Fagus a donné son consentement pour le présent volume, il ne s'attendait pas à cette première publication. C'était une vengeance que j'exerçais à son égard. N'avait-il pas eu l'idée, grâce à ses relations dans les journaux, de faire de moi un candidat à l'Académie Goncourt, à propos d'une vacance qui venait de s'y produire? On sait qu'on n'entre guère aujourd'hui à l'Académie Goncourt qu'aux environs de soixante-quinze ans. Tout juste, à peu près, pour mourir. C'est, littérairement, une sorte de caveau provisoire. Mes admirateurs, mes admiratrices surtout, — car j'espère bien que j'en ai quelques-unes, — qui ne me connaissent pas, allaient me prendre à distance tout à fait pour un vieillard? J'ai trouvé ce jour-là que Fagus avait un peu exagéré.

Je le lui dis à notre première rencontre : « Je me vengerai, mon cher. Je publierai les lettres que j'ai de vous. » Il se campa devant moi, en caressant sa barbe : « Je vous en défie ! » Je tins le défi. Hélas ! ma vengeance me resta pour compte. Quand parurent les Nouvelles contenant ses lettres, je rencontrai Fagus. Il m'aborda. « Hé ! hé ! me dit-il. Vous avez vu les Nouvelles ? Ce numéro est fort intéressant. »

Je pense le plus grand bien de Fagus, mon « ennemi intime », comme il se qualifie, ainsi qu'on le verra. L'écrivain, d'abord, le poète, plein de naturel, pittoresque, extrêmement lettré, et, comme poète, aussi simple qu'émouvant. L'homme, ensuite, si bien pareil à ce qu'il écrit (mérite plus rare qu'on ne croit), si franc, si simple, si désintéressé, si amusant, écrivant pour son plaisir, sans souci de l'opinion ni des résultats, vivant dans son coin, sans rien demander à personne. J'ai du goût pour les originaux, et, comme homme et comme écrivain, Fagus est un original, être rare dans les temps littéraires que nous vivons.

Nous nous rencontrons presque chaque jour, à midi, à l'heure du déjeuner, lui venant de

son Hôtel de Ville, moi de mon bureau du Mercure. Dès qu'il me voit, il m'arrête. Nous restons à bavarder, un quart d'heure, une demi-heure, tant il a l'esprit toujours éveillé. Quand il habitait rue Dauphine, c'était dans cette rue qu'avaient lieu nos stations. Depuis qu'il habite rue Visconti, c'est rue de Buci, quand il sort du « bouchon » où, tel ses ancêtres les poètes francs buveurs, il va rafraîchir sa verve.

Par quel prodige nous entendons-nous si bien, Fagus et moi? Dieu sait si nous avons des points contraires. Il est affreusement catholique et je ris de la religion. Il est royaliste et je serais bien embarrassé de dire ce que je suis. Il est patriote en diable, et cette idolâtrie me fait pitié. Il est souvent altéré, et je suis la sobriété même. Il est rond et coloré, et je suis mince et plutôt pâle. Il va mis n'importe comment, et je suis, à en croire son jugement, — jugement péjoratif de sa part, — élégant! Il est fonctionnaire, enfin, et il aura des rentes pour ses vieux jours, alors que je mourrai probablement sur la paille, — la paille d'un cachot, dira-t-il en lisant cela. Eh bien! si différents que nous

soyons, nous nous entendons le mieux du monde. Il est vrai que c'est à notre façon. Tous les deux nous savons rire, de nous pour commencer, et des autres ensuite. Nous nous moquons l'un de l'autre, nous nous couvrons mutuellement de sarcasmes dont nous nous amusons tous les deux. Si vous nous surpreniez dans nos entretiens, vous verriez souvent Fagus diriger sur moi un index menaçant, en me prodiguant les injures ou les prophéties les plus désolantes, pendant que je me sauve en riant. C'est une vraie comédie.

Je me rappelle une des plus amusantes de nos rencontres. Fagus venait de s'installer rue Visconti. Nous nous étions rencontrés au coin de la rue de Buci et de la rue Mazarine. Nous nous tenions là sur le bord du trottoir. Accompagnant ses propos de gestes de sa main pour mieux retenir mon attention, il me faisait l'historique de la rue Visconti et m'énumérait les hôtes illustres qu'elle a comptés avant lui : le poète Des Yveteaux, Racine, la Champmeslé, la Clairon, Adrienne Lecouvreur, Balzac... Les passants s'arrêtaient, intrigués par ce petit homme bizarre, qui disait de si belles choses. A chaque nom, il ôtait son

chapeau, s'inclinait et saluait cérémonieusement. Il en vint à prononcer mon nom et il allait répéter sa salutation, quand bien vite il se reprit : « Ah ! non ! non ! » s'écria-t-il en enfonçant vigoureusement son chapeau sur sa tête. C'était si spontané, si naturel, si drôle !... Nous avons joliment ri ce jour-là.

Quelles lettres amusantes il m'écrit aussi ! On va pouvoir en juger. Il a quelquefois à compléter ou préciser un point de notre conversation, ou à me mettre au courant d'un événement, ou à me dire en surplus pis que pendre — il ne s'en prive pas — sur mon compte. Alors, il m'écrit, de grands feuillets, que je trouve sur mon bureau du Mercure, apportés par lui-même, sous des enveloppes administratives. C'est lui encore tout entier, dans ces lettres. C'est sa conversation qui continue. C'est sa fantaisie, sa gouaillerie, sa verve, son savoir sans pédanterie. Les lire quand on le connaît, c'est l'entendre parler.

PAUL LÉAUTAUD.

Samedi 9 août 1923.

CHER MONSIEUR¹,

J'ai déjà eu occasion de réfugier des quadrupèdes, mais Parisien claquemuré, il me fallait aussitôt leur chercher un meilleur gîte.

Il n'en va plus ainsi, et un compagnon à quatre pattes nous réjouirait fort, je me permets donc de compter sur vous.

Votre sympathie me touche; cependant réservez-la à une personne qui la mérite en effet; pour mes écrits, n'en parlons pas : ce que j'ai fait ne peut même pas donner idée de ce que j'aurais, non seulement voulu, mais pu accomplir, si la vie ne s'en était mêlée. Je ne suis d'ailleurs pas assez fat pour récriminer; cela entre dans les profits et pertes de l'existence. Et que les êtres de

1. A propos d'un chien perdu que je lui avais proposé et qu'il prit en effet chez lui.

qualité me tiennent pour honnête homme,
c'est tout ce que je dois demander.

Votre

FAGUS.

La plus sûre adresse serait : M. Faillet, à
La Boulie (Verrières-le-Buisson), S.-&-O.

Ce 31 janvier 1922.

MON CHER CONTEMPORAIN,

C'est pourtant vrai que vous dégringolez vers vos cinquante ans! Vous, — je crois voir encore, — si beau (et le sachant), voici un quart de siècle, sous vos épaisses boucles noires savamment entretenues! Hélas! ce que c'est que nous : Alcibiade vieillit en Antisthène, et il en va toujours ainsi.

Eh bien, non : je prétends démasquer le don Juan périmé qui entend nous la faire au Jean-Jacques ou au Chodruc-Duclos. Vous vous plaigniez hypocritement de devoir recourir aux ficelles¹, faute de lacets « potables » (comme dit M. de Croisset²).

1. Outré des prix qu'atteignaient alors les lacets de chaussures, s'y ajoutant leur mauvaise qualité, j'avais résolu, en guise de protestation, de mettre à mes souliers de simples ficelles. Je garde précieusement la paire de lacets que Fagus m'offrit dans cette circonstance.

2. S'il ne l'a pas dit, il a eu tort. (*Notes de Fagus.*)

Eh bien, voici les propres lacets de notre regretté confrère Almereyda. Vous pourrez les offrir à Paul Souday¹ : ils seront toujours affectés à un pied. Vous pourrez même vous en servir à la façon d'Almereyda lui-même.

Votre

FAGUS.

Quinquagénaire bien conservé, grâce à ses mœurs chastes et tempérantes.

Mes respects, je vous prie, à M^{me} Rachilde.

1. On trouvera, au cours de ces lettres, quelques marques de la grande sympathie de Fagus pour M. Paul Souday. Je n'ai pas cru devoir ôter à la saveur de ces lettres en les retranchant.

Ce 4 avril 1922.

AIMABLE CONTEMPORAIN,

Décidément, vous écrivez mieux encore que je ne croyais. Pour célébrer votre cinquantenaire, lequel est à la fois le mien et celui des Fontaines Wallace, j'avais essayé aux *Marges* un « A la manière de... Maurice Boissard » ; je constate en relisant sur épreuves que ce n'est pas cela du tout. Dont je m'excuse ; veuille le Diable votre ami me tenir compte du moins de la mauvaise intention.

A présent, accueillez mes sincères condoléances, et avouez que Dieu est plus fort, et châtie mieux, car enfin vous n'aviez tout de même mérité traitement si dur que d'être encensé par Souday¹. Mais aussi, pourquoi provoquer les foudres divines ? Vous avez

1. M. Paul Souday venait d'écrire un article très aimable à mon sujet dans *Comœdia*.

affreusement engu...irlandé de pauvres religieuses parce qu'elles avaient omis d'attacher leur toutou¹. C'était fatal : Souday, sans même prendre le temps de se faire adoniser les doigts par sa manucure, bondit sur sa bonne plume des environs de Tolède... et vous savez le reste. Soutenez cependant ce coup avec fermeté, rentrez en vous-même, tentez d'aimer les hommes et même les femmes autant que les chiens, songez au Ciel et à l'Enfer dont vous venez de savourer l'avant-goût. Et pour commencer

Pardonnez à Souday afin qu'on vous pardonne!

FAGUS.

1. Chronique dramatique, *Nouvelle Revue française*.

Ce 19 mai 1922.

*Tout est rien; rien est tout : tout
tout.*

VICTOR HUGO.

Pauvre chien!

ANDRÉ GILL.

EXÉCRABLE LÉAUTAUD,

La gloire m'apparut sous l'aspect d'un toutou
Mélancoliquement déversant de l'urine
Sur le socle de Pelletier et Caventou
A qui nous devons le sulfate de quinine!

La vôtre est! une fois de plus, l'*Action française* vient de vous citer à l'ordre du jour : c'est bien, cela. Mais, que va dire votre nouvel ami, Paul Souday?

Un bonheur ne vient jamais seul : j'ai retrouvé le petit ânon à qui vous donnâtes du sucre, l'autre midi, rue Dauphine; il m'a reconnu aussitôt, et demandé de vos nouvelles. Sur quoi, l'ombre de Victor Hugo

m'inspirant, j'entrai dans le sacré délire sur
l'air de *Tiens, voilà Mathieu* :

Arcades ambo.

J'avais un p'tit ânon
Que j'aimais comme un frère ;
J'l'perds, mais ru' d'Tournon
J'le r'trouv' la nuit dernière.
Jugez d'mon raviss'ment
Et mêm' de mon délire
D'entendre soudain'ment
Ce vieux frère me dire :
Tiens, voilà Boissard,
Comment vas-tu, ma vieille ?
Tiens, voilà Boissard,
Bonjour mon vieux renard !

Et je signe

FAGUS.

Troisième Arcadien.

A propos, avez-vous remarqué? le *Mer-*
cure se trouve toujours jouxte un bordel?
Voilà qui donne une fière idée de la littéra-
ture, de quelque façon qu'on l'entende... Je
dois d'ailleurs reconnaître que celui de la
rue des Quatre-Vents, par son extérieur au
moins, est digne de l'appellation honorifique

de Lupanar et de l'hôtel de M. de Beaumarchais¹!

Et je signe

FAGUS.

Poète budgétivore.

P.-S. — Allons, bon!

Comme j'allais fermer ces pages inflexibles (ah! v'lan : comme par hasard! que dites-vous de cela : des pages inflexibles? En tôle ondulée, en verre comprimé?), comme j'allais... etc... je m'aperçois que j'avais oublié de vous féliciter pour mon compte : avec ou sans vanité, je crois bien que nous sommes tout juste trois à oser imprimer *ce qu'en réalité chacun pense sur Hugo* (le troisième est notre ami Léon Daudet).

Pour moi, j'y ai quelque mérite ; mon pauvre père était communard à la façon dont d'autres sont missionnaires : il m'apprit à lire dans les *Châtiments* ! Voyez si j'eus de la peine à me désengluier. Par exemple, quand je reconnus la bassesse d'âme du monsieur²,

1. *Le Mercure* occupe aujourd'hui, rue de Condé, l'ancien hôtel de Beaumarchais.

2. Pas d'erreur : Hugo ! Mon père était un saint... anticlérical. (*Notes de Fagus.*)

je lui vouai une haine, une horreur, un dégoût que je ne saurais exprimer de sang-froid... et aussi bien, plus ou moins, envers toute la bacchanale romantique. Quel soulagement ce m'a été que pouvoir me dégorger dans l'*Enquête* de Montfort!... Et, j'y pense : vous vous tordez de rire devant la *Marmite infâme*? Mais, et le *Ver amoureux*? Et amoureux d'une étoile!! N'oublions pas que, comme par hasard, les vers de terre sont aveugles!

Votre main
comme disait Mallarmé,
(Le serpent, comme ajoutait Ponson du Terrail, notre maître à tous.)

FAGUS.

1^{er} juin 1922.

MON CHER BOISSARD,

Lisez d'abord. Si quelque terme paraît un peu vif, qu'on le circonscise, soit, bien que ce ne soit dans la manière du *Mercur*e. Mais je voudrais que ma protestation parût; vous prenez la défense des chiens : souffrez que quelque autre prenne la défense des femmes¹.

Votre ennemi intime,

FAGUS.

1. A propos de je ne sais plus quel article du *Mercur*e, à tendances un peu antiféministes.

15 septembre 1922.

Lettre d'injures.

TRISTE INDIVIDU ET CHER CONFRÈRE,

Ce soir, vendredi, 15 septembre 1922, l'Odéon donne, pour la peut-être dernière fois, le *Pante exilé* (par Aurel). Je conçois qu'Alfred-Thésée-Aurélien Mortier ait préféré vous épargner ce triste spectacle. Mais, que diable! la *N. R. F.* est assez riche pour vous payer un fauteuil, et d'ailleurs, Gémier serait trop heureux de voir quelqu'un dans sa salle ce soir-là. Enfin, toutes vos raisons ne seront que défaites : accomplissez votre devoir, sinon nous concluerons en chœur que Boissard rime à froussard et que vous tremblez devant deux Penthésilées.

FAGUS.

P.-S. — J'ai lu tout mon Fauchois. Et c'est très intéressant : on lit le premier vers, on ferme les yeux en s'interrogeant : quelle sera la rime? On gagne chaque fois.

Le 4 octobre 1922.

CONFRÈRE (si je puis encore dire)
BOISSARD,

Vous m'affirmez que mes épîtres vous intéressent et qu'un de ces matins vous les publierez. Je vous défie bien de divulguer celle-ci. Ce que vous venez d'imprimer dans le *Mercur*e est proprement infâme¹. Comment! voilà un de vos voisins, un vieillard auprès de nous, car vous êtes comme moi de la classe 91, qui s'en va, délibérément, à la guerre. Grâce à ses fatigues, à ses périls, vous avez pu passer le temps de guerre les pieds au chaud. Et vous trouvez le courage de le blaguer? Sa femme se serait mal conduite dans l'intervalle, soit. Cela n'a rien à voir. Ce n'est toujours pas avec vous et je le regrette, car la malheureuse eût été

1. *Le Cocu de Nanterre*. (Gazette d'hier et d'aujourd'hui. *Mercur*e de France.)

terriblement châtiée. Dans tous les cas, vous devriez, si vous pouviez conserver quelque pudeur, garder à votre défenseur la considération qu'il mérite. Je rendais jusqu'ici grâces à ce que je croyais votre sincérité. Devrai-je vous tenir désormais pour un fanfaron d'abjection? Car, ce que vous écrivez, vous n'avez pas pu le penser : vous seriez trop méprisable.

FAGUS.

Ce 22 mars 1923.

COMPÈRE LÉAUTAUD,

« Mécréant » vous? Certes, pas du moins en ce qui concerne l'honnête prose française, pour la défense de qui vous vous laisseriez hacher menu. Et martyr ne signifie-t-il pas témoin?

Il nous rapproche, ce souci de n'écrire rien qui ne se puisse avouer, et d'abord, qu'on ait d'abord éprouvé la véhémence soif d'écrire.

Mon éditeur me relance (car Fagus jouit d'un éditeur : on aura tout vu, ainsi que disait ce pauvre Drumont!), me relance pour que je lui confectionne un roman, assurément de lecture et de vente, assure-t-il, et je veux le croire. Mais que m'importent ces lectures et leurs capitaux? Que signifie cet aréopage, le jugement hasardeux des confrères? et moins encore, le plus hasardeux

aréopage de la postérité, pour l'énormité de sots qu'il comporte. Tout ainsi que vous, j'écris uniquement en vue de satisfaire le juge peu flexible qui siège sous mon crâne. Et mon aréopage, le voilà : le nôtre. La pièce préférée : *la pièce préférable*, est généralement celle qu'on n'a pas ouïe, ni vue, ni écrite : que sans doute on n'écrira jamais. Qu'importent ces vanités, à nos âges?

Mécréant que vous vous croyez, vous comptez cependant atteindre enfin quelque nirvana ou néant. Et moi, j'attends, après les purgatoires d'usage, un Paradis final, dont votre Nirvana représente en somme un dessin.

Qu'est-ce, le Paradis? une immensité de lumières qui chantent sans même y songer, « l'harmonica chimique » multiplié jusques à l'infini. C'est simple comme tout.

Maurice Boissard ne saurait d'ailleurs ignorer que d'ici un certain nombre d'années, il n'aura plus à préférer de pièces, et pour cause : faute d'auteurs, et faute de Boissard.

Moi qui crois aussi tranquillement en Dieu que vous non, — et non sur une crise de larmes ou que me le confia ma mère

quand j'étais enfant, — mais par raison démonstrative : tout comme saint Augustin et le maître de M. Jourdain. Et pourquoi ne vous emmènerais-je pas en ce Paradis à mes côtés : n'est-ce pas le lieu où se résolvent toutes énigmes : grammaire ou catéchisme, la règle de trois et le mystère de la Trinité?

Nous monterons de compagnie, compère : vous me réapprendrez la règle des participes, et moi à chanter *Ave maris stella*.

Votre

FAGUS.

Fagus sylvatica ; datif, fagot, paquet d'épines du père Fouettard, catéchiste martigophore.

22 septembre 1923.

Fête de saint Maurice, soldat et
patriote.

COMPÈRE BOISSARD,

Vous m'éplafourdissez. Seriez-vous aussi, vous, quelque Pharisien de sorte un peu différente? Mais notre ami Shakespeare prévoit le personnage avec l'Apemantus de *Timon d'Athènes*, et vous viendriez trop tard. Il me faut, absolument, revenir sur notre conversation de ce midi¹. Comment! c'est vous dont le seul mérite (style à part, s'entend) consiste en votre franchise à ne pas

1. J'avais rencontré, comme presque chaque jour, Fagus, rue Dauphine. Les *Nouvelles Littéraires* venaient d'ouvrir une souscription pour venir en aide à Maurice Du Plessys. Nous avons bavardé sur cette affaire et je m'étais risqué à dire à Fagus que Du Plessys, au reste poète érudit, et grammairien plutôt que vrai poète, avait quelque peu gâché sa vie par l'alcoolisme et qu'il était le premier auteur de la situation dans laquelle il se trouvait, — ce qui ne comportait de ma part nul avis contraire à l'aide qu'on voulait lui donner.

désavouer un immoralisme que moi aussi constate répugnant (que voulez-vous? c'est ainsi), voici que vous vous donnez les gants, — façon de parler — de vous établir moraliste! Et à propos d'un confrère malheureux! — Maurice Du Plessys serait entaché d'affreux vices. Il s'ivrogne, horreur! Je n'en sais rien, mais présume cependant que ce n'est du moins pas dans les grands bars, à la façon de tel et tel qui n'en poitrinent que davantage.

Mais, ce que je ne saurais avaler surtout, même en quatre-temps où nous sommes, c'est qu'à mon étonnement (euphémisme) de voir de vieux amis de ce vieux poète ne point le soulager, ainsi que d'autres accomplirent naguère en faveur de Verlaine, — vous me répondiez : « Ils se sont peut-être lassés! » — Vraiment! Nul de ces messieurs, avouez-le, ne connaît l'indigence, et l'un au moins est millionnaire : en quoi eût pu les obérer un petit paquet de billets de mille annuel? Et qui était et ce qu'il fallait, et ce qui convenait. Au lieu que cette nouvelle souscription, à quoi chacun apportera ses quatre sous avec moins de bonne grâce qu'à la dernière, ne produira qu'une somme

misérable, vraisemblablement mangée déjà par les dettes.

Je finis par me demander, homme sobre et continent sur vos vieux jours, si vous n'êtes pas dévoré vous-même par ce vice solitaire : cet amour excessif des bêtes, forme de la haine des hommes. Vous m'imagez, à votre façon, les vieilles filles et leur toutou nourri de brioche alors qu'un pauvre meurt de faim de l'autre côté de la grille.

Votre représentant de la conscience que je sais que vous avez en dépit de vos fanfaronnades (oui, monsieur),

FAGUS.

Ce 21 avril 1924.

Anniversaire de la mort de Jean
Racine.

INFAME BOISSARD !

Je passai l'autre après-midi au *Mercur*e, percevoir huit francs dûs (accent circonflexe) pour une contribution au folklore franco-canadien. Vous n'y figuriez point (au *Mercur*e) nonobstant l'heure : M. Alfred Vallette est un patron excessivement benévole, pour ne pas dire : débonnaire. A votre place, simplement, votre effigie, par Rouveyre, exagérément flattée ; plus, un miroir. Un miroir !! Certes non fait pour vous flatter, si, ainsi que je l'ai joyeusement constaté, le spectacle de votre physionomie ne l'avait faussé. Je lui ai récité la tirade de Mallarmé. Vainement : si l'ennui l'avait gelé, l'horreur l'avait gondolé kif-kif un tableau vénitien de

Ziem. Et cela seul me détourna de vous le détourner.

Mais ceci n'est rien. Boissard, vous serez désormais démunie de la jouissance de me contempler face à face, chaque méridienne, en pleine rue Dauphine. Depuis ce 21, retenez l'éphéméride, et qui coïncide avec le lendemain de Pâques, Fagus a pris logement : où ? je vous le donne en mille, comme s'exprime ma vieille bavarde de nouvelle voisine, la Marquise éternelle : rue Visconti ! Oui, rue Visconti, numéro 12¹ ! — Et, comme j'allais heurter au 14, présenter mes devoirs au duc de La Rochefoucauld, que vois-je ? — Ma Sévigné, laquelle sortait de son hôtel, et me glisse, après mille compliments sur mes vers : « Vous savez ? mon exquise amie, M^{me} de La Fayette ? *La Princesse de Clèves* ? C'est le duc qui le lui a fait ! Peuh ! A leur âge, c'est tout ce qu'ils pouvaient faire ensemble ! »

Cette Sévigné, quelle peste !

1. Qu'on lise en tête du petit volume publié par Fagus : *Les Éphémères (Le Divan, édit.)*, le poème liminaire sur la rue Visconti et ses hôtes passés. C'est une petite merveille. (*Les Éphémères* sont une suite de tableaux parisiens en prose.)

Le duc sort à ce moment. Je crus à quelque médisance de sa part, et ventre-saint-gris ! je lui ai botté les fesses. Royalement.

Mais, ce matin, et cela m'a gêné pour me rendre au bureau, il m'administra dans le mollet un furieux coup d'épée. Les témoins étaient, pour lui, la Grande Mademoiselle elle-même, et M. le Coadjuteur (celui qui vendit sa crosse pour une fronde); pour moi, M. d'Artagnan, lieutenant aux Mousquetaires, et... et... Jean Racine, mon nouveau voisin !

« Que pensez-vous de Boissard ? » dis-je à Jean Racine. L'auteur d'*Alexandre* se montra catégorique : « Maurice Boissard est un veau. Mais il écrit superbement, je dirais même magnifiquement, n'était que je réproouve les successions d'adverbes. Et sur ce, allons boire. »

Il n'avait pas achevé que me tombe sur l'épaule une espèce de patte d'ours. Qui ? Qui ? Quoi ? Mon autre voisin : Honoré de Balzac ! — Je vous l'avoue : j'en fus comme deux ronds de flanc ! (ou de flan).

« Et Boissard ? » — « Boissard ? dit Balzac : c'est un type dans le genre de Bixiou. » « Je

le croyais aussi, répondis-je : seulement, je n'osais pas le dire¹. »

Et nous allâmes rue de l'Echaudé-Saint-Germain faire carrousse... et autre chose itou.

Et désormais, la rue Visconti sera dénommée *rue des Grands-Hommes!*

FAGUS.

1. Point! Boissard est un type (parlons comme Alphonse Allais), un type dans le genre de Diderot. Et je signe : Fagus. (*Note de Fagus.*)

Ce jeudi 24 avril 1924.

COMPÈRE MAURICE BOISSARD,

Je viens de voir, 44, rue Saint-André-des-Arts, devant la boutique du pharmacien, des gamins jouer au Guignol, un Guignol épantant, qu'ils m'assurent qu'ils renouvelleront chaque vêprée vers six heures. J'ai trouvé cela si beau, qu'en dépit de ma ladrerie de rond-de-cuir, je leur ai refile une thune (en papier) pour prix de ma place. Je leur ai promis de plus que je leur amènerais le Diable : doux, doux ami. Je dois cependant vous rappeler qu'à Guignol le Diable est régulièrement massacré. (Dans la vie, on se contente de lui tirer la queue.)

N'y manquez pas : c'est plus amusant que chez Copeau.

Votre

FAGUS,

Poète budgétivore.

P.-S. — Je vous injurie dans le prochain *Divan*.

Ce 9 mai 1924.

COMPÈRE BOISSARD¹,

Oui, Gourmont eut le... bovarysme (expliquerait Jules de Gaultier) de bouffer du curé. C'est M. Prudhomme en tire-bouchons, écrivit notre ami Léon Daudet. Et parfois M. Homais en tire-bouchons, et après tout, le pharmacien d'Yonville était son voisin de clocher! Mais cela signifie simplement que ce succulent penseur n'était à l'aise au fond que dans les idées pures! La preuve même qu'il était catholique, ainsi que nous tous Français depuis dix-huit siècles, est ce qu'il nommait son paganisme et sa répulsion des huguenots. C'est donc à bon droit qu'on l'enterra catholiquement, comme le voulut être Soury. Et comme vous le serez, aimable contemporain, si je vous

1. A propos de l'article *Notes et Souvenirs sur Remy de Gourmont*, *Nouvelles Littéraires*.

survis et y peux alors quelque chose ! Pourtant si vous tenez absolument à être crémé, et que je puisse également quelque chose, il ne sera pas indispensable d'attendre votre trépas : la place Maubert demeure toujours en place, où vous tiendrez joyeusement compagnie à Étienne Marcel... pardon, Étienne Dolet, ce « petit ami » qui poussait l'hellénisme jusques au fond des choses. — Vlan ! Et d'une !

Et de deux. Remy de Gourmont « épilogua » comme nous savons, *in abstracto* du « joujou patriotisme » par protestation contre des sots, et, surtout à une époque où il le pouvait opérer en restant dans la sphère des idées pures. Mais quand le fait brutal, saignant, apparut, Remy de Gourmont réagit selon les mêmes dix-huit siècles de sa vie antérieure. Et vos chiens, avec vos chats, s'ils pouvaient parler, et que j'estime d'avance autant que vous les estimez, c'est-à-dire au moins autant que votre cynique individualité, proclameraient qu'il eut raison, et l'approuveraient contre vous.

Et... sans adieu, voisin. Je tire mon humble

couvre-chef de poète budgétivore devant les splendeurs de votre bloumard, que Mallarmé eût déclaré météorique!.

JEAN GALÉAS DE VISCONTI-FAGUS,

bourgeois du bourg Saint-Germain.

P.-S. — Votre article comporte un « *je l'ai fréquenté* » qui me fait grincer. Et un « *nos relations s'augmentèrent* » qui m'évoque les plus sombres jours de M^{me} de Noailles, votre vénérable amie :

Soleil, petit taureau, augmente tes transports...

Et c'est vous! *Quantum mutatus ab illo*, comme diraient M. Camille Pitollet, ou M. Antoine Albalat lui-même!

A RACHILDE¹

Pour honorer le bonze du 71
Léautaud, vieux dandy,
S'éblouit d'un pétase!
Un pétase inédit!

1. A propos de la pose d'une plaque sur la maison dans laquelle Remy de Gourmont habita, 71, rue des Saints-Pères. Je portais, à cette cérémonie, un chapeau à damier noir et blanc.

Un pétase à carreaux noirs et blancs, oui, madame !

Lui-même il nous l'a dit :

Au déclin de sa vie il veut jouer aux dames !

Eh non ! ce galurin funèbrement folâtre

C'est un rappel furtif du « Manteau d'Arlequin »

Oh ! ta nostalgie, ô théâtre !

O Boissard, ô petit coquin !

FAGUS.

Ce 2 juin 1924.
Saint Pothin.

INFAME BOISSARD ;
(j'insiste : point et virgule);

Ci-joint, un ours, ours héroïque mais accouché, le cinquième et dernier acte de *Philippe-Auguste* n'étant pas encore dactylé. En principe, destiné à Deffoux, qui me le réclame avec larmes. Comme je désirerais fort qu'il gambadât (pas Deffoux, l'ours) dans la ménagerie mercurielle, il importe que vous, de votre côté, criiez : *oh* et *ah* devant que les chandelles soient allumées. Cela ne vous astreint nullement à lire (ceci est une hypocrisie d'auteur). Pour votre récompense, le prochain *Divan* se trouve publier des madrigaux sur vous¹.

Et je suis heureux et fier, mais d'autre

1. Les vers de la lettre précédente.

part : moi aussi viens de bien mériter de M. de Grammont (pas le chevalier... d'industrie qui pluma vengeressement les sujets de Charles II).

L'autre soir, comme je me rendais boire mon demi-setier au tonneau du coin de la rue Grégoire-de-Tours : vous voyez d'ici? j'avise, cheminant sur le trottoir, un *diptyque plongeur*! Les traités d'entomologie impriment « dytique », ce qui ne veut rien dire, le *diptyque* (ainsi dénommé pour ses élytres en volets), qualifié aussi « hanneton d'eau », et tigre fluviatile par les pêcheurs, pour ce qu'il leur boulotte leurs asticots, prend ses ébats dans les eaux claires, modérément courantes. Il y fait mille tours, nonobstant sa corpulence, avec les *gerris*, les *gyrins* ou *tourniquets*, les *hydromètres* ou *araignées d'eau*, ses compères; mais méprise si fort la rève cendrée ou punaise d'eau qui se tapit dans la vase, qu'il dédaigne de la croquer, crainte d'entérite.

Que faisait celui-ci en ces lieux fameux seulement parce que Triboulet-Quasimodo y tint l'échelle pour le rapt de sa fille, sous prétexte que, sans qu'il s'en fût aperçu (*sic!*)

ce maraud de Marot lui avait adapté un bandeau sur les yeux et les oreilles!! Bref, mon diptyque plongeur plongea dans le Bar du Familistère, lui, cet hydropathe, et je pense, aux fins de se suicider soi-même. Déjà, les gens, le traitant de cafard (c'est eux qui l'avaient, le kaffar!), le voulaient écrabouiller. Sourd au respect humain et n'écoutant que mon courage, je le sauvai d'une mort ignominieuse. Pour ma récompense, il me mordit cruellement : comme un homme.

Si j'avais pratiqué l'héroïcité des vertus chrétiennes, je l'eusse ramené au lac de Verrières. Mais je ne suis pas encore un saint François d'Assise, ni même un Francis Jammes. Je me contentai de le conduire chez moi : je lui procurai une cuvette d'eau fraîche où il dormit confortablement.

Le lendemain matin, j'essayai de lui procurer quelque mouche (*musca domestica*) pour son petit déjeuner. Insuffisamment domestiquées, celles dont je jouis se refusèrent à comprendre que la charité chrétienne leur commandait de sacrifier leur vie à celle de leur frère diptyque.

J'insérai donc celui-ci dans une bouteille

d'eau : en verre vert, afin de lui rappeler les herbages de son enfance. Je remontai le cours de la Seine. Au Vert-Galant, rien à tenter : les petits enfants, les becquants, l'eussent livré à un trépas affreux. Au petit bras du fleuve, le courant demeure malgré tout trop impétueux : c'était la noyade. Enfin parvînmes-nous au chevet de Notre-Dame, *refugium peccatorum*. Là s'élève, proche le triste buste de Goldoni, un monument gothique, pur style XIII^e selon Viollet-le-Duc, avec deux vasques superposées au pied. Olympiade VIII^e, tu me favorisas ! Je visai le cristal liquide, et d'un diptyque lancé d'une main sûre,

Je fis au cristal clair une large blessure.

Et voilà.

Et je pense que cela vaut bien l'hospitalisation d'un clebs ou deux !

Votre

JEAN GALÉAS DE VISCONTI-FAGUS.

9 juin 1924.

Lundi de Pâques et saint Félicien.

SYCOPHANTE BOISSARD,

(Mon dytique (hanneton d'eau) qui me nage présent en la cervelle, me souffle même : calosome, sycophante, ou callosome. Le calosome, coléoptère de la tribu des carabes, aux somptueuses élytres violet évêque à reflets vert-académicien, a pour coutume de se glisser derrière le hanneton vulgaire ou mélolonthe et de lui boulotter le ventre ou abdomen, l'un continuant de cheminer derrière l'autre. Après quoi il se retire, son ventre à lui plein; ce que les financiers qualifient de : virement. Les critiques opèrent volontiers ainsi. Closons, ou mieux : clôturons la parenthèse.)

Voici qu'à présent vous vous faites inter... etc... par l'ami Ronda (la Miranda, rectifierait Shakespeare : Miranda chez Caliban)

de *l'Homme libre* : tout indiqué, dès lors que s'agit de Caliban.

Vous vous donnez des gants (s'il est permis de dire) de vous instituer le petit manteau bleu de vos frères supérieurs. Halte-là! Je vous ai surpris, en effet, rue Dauphine, administrer un croûton de pain à un ânon (et je n'aurai point le mauvais goût de rappeler le proverbe latin du petit Larousse, pages roses — prétérition! — indifférent d'ailleurs à ce que cela valut plusieurs coups d'éventail à bourrique, mieux mérités par vous : vu que vous aviez immobilisé la bagnole). Francis Jammes en fait autant, et du moins le raconte-t-il en beaux vers, ce pourquoi il ira avant vous au Paradis des Bourriquots.

Mais, donneriez-vous un morceau de pain à un frère à deux pattes??

En outre, vous vous gardez de révéler que vous châtrez les chats, et noyez leur postérité, et celle aux chiens. Il me semble que c'est malthusianisme et vivisection, hé¹?

1. Je fais, en effet, châtrer mes chats. Je n'en finirais pas avec les batailles et les blessures, sans cela. Je supprime également les portées, chats et chiens. Je suis absolument contre l'élevage. C'est le premier point de la protection des bêtes. Trop de gens en élèvent inconsidérément, qu'ils mettent à la rue peu après,

Je me confirme que j'ai bien plus humainement agi, en sauvant l'autre jour mon dytique de la pire des morts, qui est celle par siccité.

FAGUS.

(Jean Galéas Félicien de Visconti-Fagus.)

s'en trouvant embarrassés. Ces gens-là vous disent quelquefois qu'ils n'ont pas eu le « cœur » de les supprimer à leur arrivée au jour et ils ont « celui » de les mettre à la rue, exposés à tous les accidents de l'abandon, depuis la faim jusqu'à la cruauté. Singulière sensibilité. Les jardins et marchés publics, les terrains vagues, sont pleins de malheureuses bêtes victimes de cette jolie « pitié ». Entre le « nouveau-né » encore à peine vivant (si peu agréable que ce soit de supprimer la vie) et l'animal adulte exposé à toutes les menaces de l'abandon, mon choix est fait depuis longtemps.

Je ne suis pas fâché de l'occasion qui m'est donnée ici d'exposer cette petite question de protection animale.

Ce 16 août 1924.
Saint Roch (et son chien).

« Vieux rossignol » — et je complète :
vieux rossignol cynique, ce qui constitue
un aussi curieux échantillon ornithologique
que, par exemple, l'ornithorhynque¹;

Je crois bien que M^{me} de Paladines
(M^{me} de Paladines, douairière) vient de vous
salement moucher, si j'ose dire. Et si je
relationnais et conversationnais avec elle,
selon que s'exprime mon bon maître Paul
Bourget, je lui révélerais à quel point elle
a touché juste le méchant-méchant-méchant
que vous faites.

Elle ne vous l'envoie pas dire : *vous n'êtes
pas beau*, mon pauvre compère, ou bien ne
l'êtes plus, ce qui est pis. Et Han Ryner,
qu'une basse envie vous pousse à mettre en
cause, représente auprès de vous quelque

1. Point et virgule. (*Note de Fagus.*)

chose comme un chérubin, un chérubin barbu ; d'autant que lui se soigne, calamistre, testonne et adonise : Antisthène-Alciade (Polti, c'est Antisthène. Chien d'Alciade). Et vous Antisthène tout court.

Nonobstant, ou par conséquent, ainsi que je viens de l'insinuer à notre nouveau légionnaire Léon Deffoux, je souhaite bien fort et veux m'y employer, que vous soyez incessamment doté, vous aussi, de la croix des braves. Vous ne vous doutez pas à quel point cela congruera à votre genre de beauté.

Et surtout, je vois d'ici la gueule que cela fera faire à Aurel !

Votre persécuteur,

FAGUS.

Homme du moyen âge.

P.-S. — Je pose votre candidature à l'Académie Goncourt.

30 juin 1925.

Conversion de saint Paul-Léautaud.

COMPÈRE LÉAUTAUD¹,

Je ne sais quel lâche respect humain m'a sans doute retenu de vous faire savoir au vrai combien votre épanchement de plume, vous qui ne vous épanchez guère, m'avait ému.

Qu'on dise que j'ai du talent, bien entendu.

Quand c'est d'une main qu'on aime
Ça fait toujours plaisir...

VADÉ.

(Et les Divantaires² aimaient en moi, ou Martineau, ou les deux...). Même d'une main qu'on n'aime pas. Mais, qu'on a du talent,

1. A propos de la publication des lettres précédentes dans les *Nouvelles Littéraires*.

2. La revue *Le Divan* venait de faire paraître un numéro spécial sur Fagus.

on se l'est déjà dit à soi-même, et sinon on n'écrirait guère.

Ce qui me plaît dans ce numéro-Martineau que je suis d'autant plus ravi de n'avoir voulu lire, — et ceci est un péché à la Stendhal, — c'est bien autre chose : c'est la sympathie que je subodore bien qui y est.

Aussi me plaît mieux encore votre appendice¹. Nul ne vous y obligeait et tout vous en écartait. Et m'émeut, je le répète, pour sa cordialité : car, cordi, — tant inattendue de votre part, mais ne seriez-vous pas un méconnu !

Et autant, deux épisodes, dont l'un ne saurait guère être compris que de vous. Ma pipelette possède un chat, fourré chez moi aussi souvent que chez elle. Ceci ne serait rien. Mais à midi et demi, Kiki (tous les chats se nomment Kiki, Kiki tout court quand ils échoient à de simples braves femmes, Kiki la doucette par exemple, quand leur maîtresse est une pimbèche de lettres), bref, à midi et demi tapant, Kiki galope de la loge

1. J'avais fait suivre les lettres de Fagus, dans les *Nouvelles littéraires*, de la liste complète de ses œuvres.

jusqu'à mon deuxième. Et attend. Observez que ma bonne amie s'empresse de l'autre côté de la porte, après mon déjeuner, et goinfrerait Kiki. Non. Il m'attend. Lorsqu'il m'entend monter, il descend gravement à ma rencontre, ronronnant. Mais, par exemple, si j'arrive en retard (supposons que j'aie bavardé rue de Seine avec Maurice Boissard), il se renfrogne contre l'huis et m'adresse des miaulements qui me représentent une exacte querelle de ménage. N'est-ce pas divin ? Cela me va au cœur autant que tous les Numéros-Fagus du monde.

Pardon, et ceci. Quelqu'un l'a connu, ce Numéro-*Divan* (par votre article, peut-être ? peu importe). C'est un jeune compère, encore inédit, ou à peu près. Il gagne sa matérielle à la façon de vous et moi : représentant de commerce. Il se nomme Charles O... Vous retrouverez peut-être cette signature. Mais nous nous rencontrâmes au front, lui artilleur, moi fantassin. Eh ! bien, ce souvenir, cette fidélité, ce rappel de temps qui furent parfois atroces, et à travers tout cela, cette sympathie pour moi, à dix ans de

distance, voilà, comme de votre part et de celle des autres, voilà ce qui sera resté le bienfait de ma vie littéraire. Car la notoriété des augures de notre sorte, la belle occasion cela nous est de rigoler !

Votre compère,

FAGUS.

Ce 27 juillet 1925.
Saint Pantaléon.

COMPÈRE MAURICE BOISSARD,

J'ai pesé vos raisons¹. Elles ne me convainquent point. Vous savez si je choie les êtres de toutes sortes. Jusqu'à la sottise. Jugez-en : à Berck-Plage, nous (je veux dire : ma femme et mes enfants) étaients assiégés, envahis, dévorés par les souris. Votre Porthos² croquait tout ce qu'il pouvait atteindre, mais c'était peu. Un soir (j'étais venu en permission), j'attrape une souris se noyant dans la soupière !

Je l'attrape par la queue,
Je la montre à ce monsieur...

Et puis, j'eus pitié : je lançai dans le jardin la sale bestiole à moitié morte et qui

1. Voir la note à une lettre précédente sur la castration des chats.
2. Le chien perdu, que j'avais placé chez Fagus.

ressuscita soudain. Porthos en fut écoeuré. Il était dans le vrai.

Les animaux sont à peu près unanimement des bêtes féroces entre eux. Quoi de plus sanguinaire qu'un moineau, si ce n'est une poule? Les chiens se conduisent à peu près seuls en loyaux adversaires. Mais les chats! En avez-vous observé faisant joujou avec les petites souris? Et avec les petits oiseaux?

Eh! bien, que le chat, qui pullule selon que veut la nature, meure de faim, soit martyrisé par des enfants méchants, c'est son risque, et le retour de fortune, et la Némésis. Il est traité selon qu'il traite les petites souris avec les petits moineaux. Il court sa chance, il vit sa vie, il suit la loi. Au moins peut-il passer les seuls moments heureux de cette existence avec les chattes, à chatonner des chatons. Et vous, vous allez le priver, *vivisecteur que vous êtes*, de cette seule jouissance? Ah! s'ils pouvaient parler, tous vos chats châtrés, bourreau!

FAGUS.

J'ai découvert dans votre œuvre un alexandrin admirable, autant qu'unique.

Seulement, il n'est pas de vous, cet alexandrin involontaire, que Maurras qualifierait de *vers doré*; il émane de M^{me} Léautaud mère :

Mon Dieu ! que cet enfant est donc désagréable !!

Comptez sur moi pour lui faire un sort.

F.

Ce 12 septembre 1925.

Saint Séraphin.

*Ici bas qué que j'étais ? un gonce :
Là-haut, j's'rai p't'être un séraphin ?*

ARISTIDE BRUANT.

PUDIQUÉ VOISIN,

Soyez rassuré : j'avais déjà répondu à M. Pitollet (oh ! pardon !). Je lui ai même déjà adressé quelque chose pour commencer (car vous jugez bien que tous mes poupards sont loin depuis longtemps). Avouez pourtant que vous m'allez coûter gros, nonobstant la gloire d'être le correspondant de M. Léautaud, si tous vos admirateurs se donnent les gants de devenir les miens.

Je songe même, eh ! à le gratifier de votre poulet (dûment cisailé, s'entend, au paragraphe intempestif et diffamatoire). Un autographe de Boissard, ah !

Seulement, à propos du dit, vous me

semblez bien moral sur vos vieux jours. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, mais, tant qu'à faire votre salut, faut pas exagérer, néophyte! Polyeucte que vous menacez d'être, laissez-moi me constituer votre Néarque. Ainsi nous jouerons-nous ce cher Corneille que vous chérissez tant, n'est-ce pas?

Entendons-nous. Si le confrère que vous nommez est exactement pédéraste, c'est un être abominable, car polluer les enfants, et la pédérastie consiste en cela, représente la pire abomination. Seulement, peut-être confusiez-vous, pour parler comme au Parlement, et n'est-il que sodomite. Vous le donnez à entendre, puisque vous donnez à entendre qu'il est à l'ombre. C'est vraisemblablement pour s'être fait cueillir *sub tegmine* d'un tripode de tôle?

Eh! bien, mon bon monsieur, ce calotin, moi, me scandalise moins que vous, le cynique. La sodomie est une gymnastique dégoûtante, grotesque et, d'ailleurs, inesthétique. Soit, mais si cela les amuse? Je ne suis pas leur confesseur, ceux qui en conservent.

J'eus même l'occasion, par hasard, de

sauver la mise à l'un de ces messieurs=dames. Quittant le bureau, longeant les quais, il me vint l'envie de pisser.

Sans doute, j'y réfléchis après.

Midi, roi des étés, répandu sur l'asphalte
Faisait l'instant propice à l'amoureuse halte.

(C'est du Henri de Bornier, cela, citoyen... pardon! je voulais dire : du Leconte de Lisle.)

Mes talonnettes de caoutchouc assourdissaient mes pas.

Atteignant l'urinoir, je surprends ce colloque sentimental (ceci, du Verlaine).

— Vous êtes un pédéraste! — C'est une infamie! — 3^e voix : Oui, j'ai tout vu! — 1^{re} voix : Donne tout ce que t'as ou on appelle la police!

Je franchissais alors le seuil humide. Deux individus me bousculent, à droite, à gauche et disparaissent. Un troisième se glisse, que je pus mieux apercevoir, vu qu'il était débraillé et se reculottait. C'était un monsieur très chic, dans les trente ans, à la belle barbe brune. Je soupçonne que les deux maîtres-chanteurs m'avaient cru de la

police, à cause de mes gros croquenauds et de ma pèlerine ! Mais qui fut le plus sot ? Ce fut moi. Ma... soif coupée net, je n'osais plus demeurer ni sortir, et déchiffrais des graffites attestant que le réduit servait évidemment de rendez-vous à toute une clientèle de corydons, pour exprimer comme M. André Gide. Enfin, un pisseur pénétra, je me rajustai avec affectation et sortis avec dignité.

Et, bien entendu, mon envie me reprit ; j'eus tout juste le temps de passer le pont et entrer chez un bistro. Car pour rien au monde je n'aurais ce jour-là satisfait dans une vespasienne.

Or donc, puisque nous voilà sur ce chapitre de haut goût, connaissez que j'entame une campagne, selon que parlent les journalistes. Est-il terme plus pédant pour désigner profession gracieuse, que celui de *dactylographe* ? Quelle horreur ! Que font-elles ? elles *tapent* nos manuscrits. Donc, qualifions-les désormais de *tapettes*. Et ces messieurs=dames ? Appelons-les messieurs=dames. Et il est d'autres synonymes dans notre belle langue, tant ! quand ce ne serait

que le ci-dessus *sodomite*. C'est si... mignon, *sodomite*, et rime avec *chattemite*, le douillet *chattemite*, si merveilleusement.

Et Hony soit qui mal y pense, comme disent les princes de Galles, y compris feu Édouard VII.

FAGUS.

Ce 10 février 1926.

COMPATRIOTE LÉAUTAUD,

Je ne vous ai jamais serré la main au passage avec tant de plaisir, ou rarement, qu'après que vous m'avez adressé vos *Chroniques*. Je patauge dans le sublime, songez : feu M. Guilloutet seul m'interdit de vous divulguer quels ouvrages sublimes j'ai récemment reçus. Point de médisances.

Mais, enfin : on écrit en prose française, en vraie prose française, nullement sublime. Il me semble redevenir âne et me rouler dans l'herbe, entre le sujet, le verbe et l'attribut, ces âneries trop difficiles.

Nous choyons, méprisons les mêmes carrefours de notre paroisse. Votre horreur du boulevard Saint-Germain est la mienne ; quant au Saint-Michel, je l'abomine davantage peut-être de devoir l'adopter pour

monter au Luxembourg, ou descendre aux quais de la Seine.

Où nous ne nous entendons plus du tout, c'est sur l'affaire bondieuserie. Le commerce sulpiciard fait vomir. Et puis? La chrétienté connut dix siècles de foi ardente avant de rencontrer son expression artistique. Faites donc patience à celle qui est éternelle. Ceci n'est rien. Il vous étonne de voir un Christ tantôt beau brun, tantôt blond poitrinaire? Etc. Vous en êtes là, vous, un homme d'esprit, de tant d'esprit? Le Christ que nous adorons en effigie est lui-même et non son effigie, et un chromo d'un sou me suffirait, et même je m'en passe.

Si vous aviez pris la peine de lire de près les Évangiles, vous y auriez vu que, chose étrange, le Christ ne s'est jamais laissé voir, je veux dire : laissé reconnaître, que lorsqu'il lui a plu. Reportez-vous, exemple entre tant, à l'épisode des pèlerins d'Emmaüs. Où se montre le génie de Rembrandt, c'est en ce que ce visité du Saint-Esprit a miraculeusement figuré la nature à la fois humaine et divine du Verbe qui s'est fait homme. *Et propter nos homines : et homo factus est.*

Vous figurez-vous qu'il existe en réalité un ut de violoncelle, ou la couleur violette ou rouge? Il existe des vibrations : 64, ou 700 trillions, qui affectent tels de nos organes, et que notre misérable intellect interprète : rouge, bleu, la, do, etc. De même, les « hôtes » de cette immanence que nous nommons faute de mieux les Cieux, se manifestent à nous sous traduction terrestre, et sinon nous mourrions de saisissement.

A une occasion, je méritai la vision de la sainte Vierge, trop long serait de vous dire à quelle occasion. Qu'il vous suffise de savoir que celle qui m'apparut, par trois fois, sur le mur de ma chambre, à trois petits matins, était la Vierge de Saint Sixte que d'ailleurs je n'aperçus jamais, bien entendu. Et cela ne m'étonna point.

Mon pauvre très cher Léautaud, je vois Dieu chaque dimanche, sans image, quand le célébrant élève l'hostie.

Ce n'est pas ma faute si vous prétendez demeurer aveugle.

FAGUS.

Ce 9 août 1926.
Saint Amour.

Monsieur l'Exhibitionniste de Fontenay-aux-Roses (oh! quel blair guillotinarde a saisi de vous *Comœdia*, c'est vengeur).

Il me plairait que le préposé aux chefs-d'œuvre du *Mercur*e ne prît pas au mot mon titre : *Pas perdus*¹.

Bien vôtre

FAGUS.

Ma chatte est amoureuse. Et vous?

1. Ouvrages de Fagus. *Le Divan*, 1926.

Ce 15 novembre 1926.

Saint Fise.

COMPÈRE, je vous l'ai déjà dit : vous êtes un faux modeste. Un vrai prosateur, un prosateur à l'état chimiquement pur, tel l'exige que nous soyons, nous autres poètes, l'abbé Bremond, c'est quelque chose d'aussi rare et beau comme bestiau qu'un poète lyrique.

Il n'est de pur poète que le poète lyrique, moi, par exemple (*exemplum est talpa*) : il n'est de prosateur que le pur prosateur, vous. Et je ne plaisante nullement. Courteline n'est pas un prosateur, c'est un poète lyrique. Et quant à tous les romanciers, feu Charles Morice régla leur compte en cinq sec : le roman est la pourriture de l'épopée. Genre bâtard.

Qu'est-ce donc qu'un prosateur ?

La Bruyère l'a expliqué à nous tous. C'est

le monsieur qui, pour faire entendre : Il pleut, — écrit : il pleut. Et la preuve que c'est difficile, est que La Bruyère emploie tout le long de ses *Caractères* des trésors de littérature à ne jamais écrire : Il pleut. — Est-ce vrai?

Quant à vous, qui débutez par un *Avis au lecteur* pourri de littérature, afin de lui expliquer, au lecteur, l'excellence de votre prose, prose vue, revue, recorrectée et patati et patata, cet avis de trente-cinq lignes comporte dans les vingt-sept verbes auxiliaires : avoir, être et faire ! Willy en hurlerait, compère.

Et le reste :

« M. Maurice Boissard avait su se faire, avec ses chroniques dramatiques, tout un petit public de fidèles lecteurs. »

Ah ! si Jean Dolent était là !

Hodi scribi, cras nimi.

Ce que j'en écris n'est pas pour vous bêcher.

La vérité, la voici sauf erreur.

Votre avis au lecteur est la seule page qui ne vaille rien de tout un florilège exemplaire. Et pourquoi ? Parce que, là, vous avez sué,

oui, sué, pour produire de la littérature. Eh! oui, dès la première ligne : « M. Maurice Boissard a tenu la critique dramatique... »

Depuis quand avez-vous vu *tenir* la critique? Au temps, sans doute, où les drames se déroulaient sur les ressorts dramatiques(?).

C'est la preuve par 9. — Offrez-moi le *Mercur*e et je disserte en dix pages de la perfection du *Théâtre de Boissard*. (Marchez-vous?) Oui, ce Maurice Boissard, le Prosauteur : seul.

Mais laissez-moi étrangler son cou avec son éloquence, à ce gens-de-lettres de Paul Léautaud (ah! la sale bête), et mes baisers après à cet ange, Maurice Boissard!

COMPÈRE FAGUS.

(*Homme du Moyen Age et du carrefour Buci.*)

Mai 1927.

ANGE BOISSARD,

Votre écrit sur votre ami Van Bever est votre innocente confession de vous-même. Vous prenez soin de nous informer que votre jeunesse fut chaste, abstinence, et distinguée à la fois que pauvre. Que vous étiez l'ami des mauvais jours. Que le père de votre ami était — nécessairement — un ladre et une brute; de même que le curé de X... se montra ladre et rapace. Que vous avez généreusement hospitalisé votre ami, cependant qu'expédiant par la fenêtre tout ce qui de ses hardes apparaissait « trop fouillis » à votre génie (faut-il dire congénital?) de la correction bourgeoise.

Vous qui vous targuez de votre disette d'imagination, je présume pourtant que vous en prenez... par omission. Quand vous nous assurez avoir subsisté à deux, sur les deux

francs hebdomadaires dont vous alliez chaque samedi traire votre papa¹, je compte pour rien vos bandes pour ce journal *Le Siècle* puisque vous avouez que vous n'en expédiez autant dire jamais. Et pour pas grand'chose les subsides que vous vous enorgueillissez de percevoir sur votre maîtresse, « fort jolie ». Carco diagnostiquera tout premier que vous ne possédâtes jamais les mérites divers du greluchon.

Vous n'avez jamais sollicité de votre ami les exemplaires de luxe de ses livres, lesquels furent nombreux, et que vous laissez comprendre que vous eussiez revendus volontiers. Ceci nous enseigne sur votre désintéressement... et le manque de générosité de votre ami.

Etc... Bref, nous apprenons que vous possédez toutes les vertus que Léon Bloy honnissait, — tout en les pratiquant du reste à sa façon, qui fut fructueuse. Les vertus bourgeoises, que vous honnissez de même.

Quant à votre ami, il n'avait pas d'oreille, lui qui s'est tant occupé des poètes! Et « il

1. A pied! à Courbevoie! mais les frais de ressemelage ne dévoreraient-ils pas déjà tout? (*Note de Fagus.*)

était devenu un peu bourgeois » ! Oh ! ce un « peu » !

En somme, je vous ai comparé à La Fontaine, pour les côtés bas. Faut-il donc vous refuser aussi l'amitié, que vous confessez n'être à vos yeux rien qu'une « habitude » ?

Quoi encore ? Vous vous montrez vraiment vous-même en propre quant à l'origine que vous attribuez si nettement à son atroce mal. C'est assez hideux.

Mais où Léautaud défaille du courage d'être Boissard, c'est quand, stigmatisant les confrères que vous qualifiez de compilateurs, voire pis, vous vous bornez à ces initiales pudiques : J. B., E. P., A. B. B. Quand on signe Léautaud, on se doit de signer en toutes lettres.

Ah ! vous qui êtes mon vice, à cause de l'horreur que j'éprouve de vous, faudra-t-il donc que même là j'avoue ma faillite ?

Songez que si je vous survis, ainsi qu'il est vraisemblable, car je fus toujours chaste et demeure tempérant, j'assumerai le douloureux devoir d'écrire votre nécrologie.

FAGUS.

Ce 18 mai 1927.

Saint Yves, que les avocats ont répudié
pour patron à cause que sur sa châsse,
à Tréguier, est écrit, en latin pourtant :
Avocat, mais non larron.

MONSIEUR L'EMPLOYÉ,

Je me suis échappé de mon bureau ce
matin, grâce au prétexte de mon pansage
à l'Hôtel-Dieu. A dix heures au *Mercur*.
Nul Léautaud. J'étais réduit à contempler
son effigie : elle est bien laide ; c'est pourtant
l'unique fois qu'en sa garce de vie, Rou-
veyre aura flatté un modèle. Et tout contre,
une manière de pou femelle sorti des œuvres
de M^{lle} Marie Laurencin : j'imagine que cela
représente la « maîtresse jolie » que vous
vous vantez qui vous a nourri un temps
avec le fruit de ses débauches. A dix heures
et demie, écoeuré, je passai chez M. Ber-
nouard, éditeur des gens de qualité : le

mien. A onze, je revins. Toujours pas de Léautaud. Le personnel mercuriel en vain m'assura que c'était étrange, que jamais « Mossieu Léautaud »... Et patati, et patata. On n'apprend pas à faire la grimace à un singe vieux. J'ai donc calté en vitesse. Car nous travaillons, nous, à l'Hôtel de Ville, tout ainsi que dans les Ministères, et l'exemple tout chaud rappelé de Huysmans suffit à l'attester au cochon de contribuable que vous êtes. Je comprends à présent pourquoi M. Alfred Vallette rémunère si mal ses poètes : il entretient des employés de magnificence ! Mais, vrai, puisqu'il ne s'agit que d'un luxe somptuaire et décoratif, je préférerais votre gracieuse collègue Mademoiselle Blaizot, autrement idoine. C'est égal, outre le temps dérobé à mes administrés, votre ribouldingue m'a coûté deux mètres, plus un aramon, au bar *Monaco* : treize sous, aux fins de me mouiller mon avoir, devenu sec comme une vieille tige de botte, ou comme le cœur d'un ami des bêtes.

Je tâcherai de vous joindre demain, ou après-demain entre deux pansages et deux

métros. L'essentiel semble entendu, d'ailleurs¹ M. René-Louis Doyon est évidemment un homme de goût, puisqu'il dit que j'ai du talent. Il est vrai qu'il dit que vous en avez aussi. Donc, en principe, je marche... oh! pardon! j'acquiesce.

Votre main
comme disait Mallarmé.

FAGUS.

P.-S. — J'enseigne la musique à ma chatte Sultane. Oh! des tout simples pas redoublés, rondes fillettes. Figurez-vous que je n'eus pas honte de souiller ses oreilles l'autre matin avec *Père Dupanloup*. Eh! bien, la chaste enfant n'a rien voulu entendre, elle a fui. Quelle leçon!

1. M. René-Louis Doyon venait de lui demander son assentiment pour la publication des présentes lettres en volume.

Ce 19 mai 1927.

Anniversaire du Sacre de Charles V,
pour réjouir votre cœur d'indéfectible bon Français, selon qu'eût, oui, selon qu'eût parlé notre vénéré chef d'État André Fallières¹.

INTROUVABLE VOISIN,

Vous m'avez loyalement adressé la biographie de Léautaud par Van Bever. (Oh! pardon, je voulais dire : la biographie de Van Bever par Léautaud, la fourche m'a langué.) Mais c'est grâce au seul compte rendu de l'ami Paul Petitot que je connais l'existence de *Villégiature*. Je vois bien qu'il semble s'agir d'une édition de luxe et je sais la rapacité des éditeurs et tous leurs mic-macs.

Je n'ai d'ailleurs pas autrement à me plaindre de ces messieurs, tout compte fait. Messieurs et dames.

1. Fagus voulait certainement dire : Armand Fallières.

Le premier fut Vanier, ou pour mieux dire sa veuve, et plus exactement son commis, Martin-Donos. J'avais d'abord, en toute innocence, présenté mon hérisson au *Mercur*. Je fus reçu, dans le réduit de la rue de l'Échaudé-Saint-Germain, précisément par Van Bever, flanqué de vous-même, alors beau et quelque peu galantin. (Ceci se passait en 1898.) Van Bever me dit, d'un ton péremptoire et définitif : « Monsieur, il faut avoir énormément de talent pour être édité par le *Mercur de France* ! » Je ne sais trop ce que je bafouillai, cependant que vous me considériez d'un œil si dédaigneux qu'il semblait auréolé d'un monocle, kif kif celui de Monsieur de Henri de Régner. Mon manuscrit n'en fut pas moins lu, fit l'objet d'un rapport. Qu'il ait été retoqué, je le conçois. Le procédé n'en fut pas moins d'une correction cérémonieuse dont je n'ai retrouvé l'exemple qu'à la Comédie-Française, tout récemment. J'y présentais un *Philippe Auguste*, écrit sous la suggestion de Paul Fort. Il fut lu promptement. M. Alphonse Séché fit un rapport, tout favorable. Je fus soutenu, très vivement, par Charles Granval

et toutes les jeunes-Comédie, contre les ancêtres, M. de Féraudy et autres. On m'assure que M^{me} Dussane fit merveille. Je le crois : elle a tant d'esprit, comme disait le grand Roi de mon regretté voisin Jean Racine, lequel décéda 27, rue Visconti, ainsi que l'a établi cette aimable rosse, Lucien Dubech. Et j'obtins lecture, laquelle par Fresnay. Et si l'on me refusa, ma vanité avoue qu'on ne pouvait guère faire autrement, puisqu'on venait de refuser le *Danton* de Romain Rolland. Aussi ai-je sincèrement remercié tout le monde, à commencer par l'administrateur.

Bref, je portai mon manuscrit à la maison Vanier. Elle me demanda trois cent cinquante francs pour trois cents exemplaires : me faisant valoir l'honneur de figurer aux côtés de Verlaine, Rimbaud, Tristan Corbière... On me colloqua par surcroît *Femmes*, de Verlaine, au prix fort, et qui est bien mauvais : châtiment de ma polissonnerie. Mais je refusai *Hommes*.

Un fragment de ce *Testament de sa vie première* a reparu ces jours-ci dans le *Sacre des Innocents*, édité par Bernouard, ce qui

n'empêche pas Charles Derappe de promulguer, certes sans malice, que j'y avais imité cet Aristide Bruant pleurard de Jehan Ric-tus (Bruant, je l'admire).

Dans le même temps, je produisais le *Colloque sentimental entre Émile Zola et Fagus* (quel titre!). Car je marchais pour Dreyfus! J'ai toujours marché, c'est ma planète, dirait le Balthazar de l'*Arlésienne*. Et voyez ces rencontres. Le *Colloque* refusé par les juifs Natanson de la *Revue blanche*, apeurés, et malgré qu'intervînt l'exquis Fénéon, fut accueilli par l'anarchiste Rainaldy, établi rue Laffitte, juste vis-à-vis Rothschild, ce qui ne le retint pas de crouler. Il me prit trois cent vingt francs pour cinq cents exemplaires. Or, il avait un commis, lequel faisait aussi les courses. Il fut mon premier... lâchons le mot : admirateur. Or, récemment, Roland Dorgelès, que je n'ai jamais vu, ne verrai peut-être jamais, réclame pour moi, à la Société des Gens de Lettres, dont je ne suis pas, qui m'ignore, le Prix Balzac. Partagé avec le reporter illustre Édouard Helsey. Et Édouard Helsey m'écrit : « Le petit commis de Rainaldy, c'était moi. »

N'est-ce pas délicieux ? Pour Rainaldy, qui se conduisit au mieux à mon égard, je l'ai rencontré récemment. Il sauve sa matérielle à la façon de tous les braves gens, il faudrait écrire « les braves poires » de l'Affaire Dreyfus.

Je fréquentais à la fois à l'*Aurore*, Vaughan, son directeur, honnête homme s'il en fut et par conséquent poire itou (ces animals-cochons de la Ligue lui laissèrent vendre son admirable bibliothèque, eux tous riches). Les sinistres comédies que je vis là, entre Clemenceau, Pressensé, Mirbeau, Reinach, Jaurès et autres ! Vaughan, camarade de proscription de mon père, me réclama un ou deux *Paysage parisien*, par semaine. Avec quelle fièvre ciselé-je le premier ! Mais voilà-t-il pas qu'une fois paru... Il vous eût plu : je décrivais la façon dont de braves gens brûlent vifs les rats qu'ils ont soutirés aux ratières. Seulement, Vaughan avait agrémenté mon croqueton d'un « chapeau » et une « queue » se rapportant à l'Affaire. C'était idiot. Naïf, je fis de la rouspétance. Vaughan me répondit : « Mon petit, nous sommes payés pour tout rapporter à l'Affaire ! (Pauvre

innocent : tel mois, il ne le fut guère!) — Mais, lui répliquai-je, je voudrais bien voir si Mirbeau... — Mon petit, Mirbeau y passe comme les camarades. — Ah!!

Hein? étais-je jeune? Je l'étais à ce point que ce premier article demeura unique, et... et... et que je me refusai à percevoir la pistole qui me revenait! Et, si j'ai toujours conservé une affection quasi filiale à Vaughan, je cessai peu à peu de hanter un milieu qui me décevait de plus en plus. Fourneau! si j'étais resté, j'aurais depuis longtemps mon fromage, à l'instar des autres martyrs. Par exemple, j'eus la bonne fortune de connaître là un jeune employé, lequel a fait son chemin depuis, comme Helsey : notre ami Léon Deffoux.

Mon troisième livre, *Ixion*, fut pris par Karl Boès, et magnifiquement présenté. Je ne sais plus combien il me demanda, mais ce que je sais bien, c'est que je lui suis débiteur pour une large part. Quoi d'étonnant qu'il ait dû fermer boutique? Le plus rare est que nous ne nous en voulons ni l'un ni l'autre.

Ah! j'oubliais! dans le même temps, le

Mercure aussi m'édita. Seulement, c'était en prête-nom à Paul-Napoléon Roinard : il craignait, ô candeur ! que les créanciers ne missent embargo sur les bénéfices de sa *Mort du Rêve*. Dire que nous sommes tous ainsi dans la confrérie ! Le plus beau est que, méfiant comme un Normand, il me fit signer une contre-lettre, appréhendant que je ne filasse avec le magot.

Peu après, le charmant poète, pourquoi si peu connu ? Georges Périn, meilleur homme d'affaires pour moi que pour lui, me fit collaborer à la *Revue de Champagne* de René Aubert, sous condition qu'elle m'éditerait *Jeunes Fleurs*. Elle l'exécuta en toute gracieuseté. Seulement, furieux, Mécislas Golberg, à qui je n'avais pourtant jamais rien fait, inséra là même un torrent d'horreurs sur mon compte. Qui eut ce résultat, que Pierre Quillard, révolté, fit au *Mercure* un étourdissant éloge de mes recueils.

Le premier qui m'ait rémunéré est Sansot. C'était d'ailleurs pour une plaquette de prose : cela sauve l'honneur de nos deux corporations. Je pense avoir perçu dans les quatre-vingts francs. Ah ! j'allais oublier

l'Occident! Cette revue, luxueusement montée, jusqu'à s'être fait fondre des caractères spéciaux par Grasset, avait le péché mignon de se refuser à rémunérer ses collaborateurs. Ce devait être la conséquence d'un vœu : ils étaient si bons catholiques ! Mais que voulez-vous ? c'étaient de ces espèces de limaces malades qu'on appelle les libéraux ; Maurice Pujo les a symbolisés par le baron Pied ; N.-S. les traitait en plus de Phari-siens. L'un de ces nobles nigaudinos me disait un jour, peu après la loi de Sépara-tion : « Briand, c'est un chic type. » Cela me rappelle les Inventaires. J'étais allé (je vous dis que je marche toujours) défendre cer-taine église de Paris ; j'y risquais d'ailleurs le pain des miens. Attente devant la porte close ; nous pénétrons enfin : et pour appren-dre que M. le curé avait introduit les publi-cains par une porte bâtarde. Il est décédé. J'ai dans l'idée que quand il s'est présenté à une autre porte, S^t Grégoire le Grand et S^t Prétextat ont dû lui servir un tabac bien tassé : Oh ! chaleur ! Le même cul-cul-la-prâline me confia plus tard, d'un ton scan-dalisé : « Vous ne savez pas ? Eh ! bien...

Eugène Marsan dresse des petit camelots du roi!! » Je ne pus me retenir de lui répondre que c'était peut-être ce qu'il faisait de mieux. Car je marchais (mais ils ne voulaient pas le voir pour conserver ma collaboration) avec l'A. F. Je marche même toujours, sans vouloir en être. Le hérisson se met en boule devant la fêrule de Maurras aussi bien que devant celle de Tartempion. Je suis en tout et pour tout de ma paroisse Saint-Germain-des-Prés et de l'Amicale des anciens de la 78^e D. I. Tiens, cela me fait penser que je dois toujours ma dernière cotisation. Il est vrai que je dois aussi mes contributions... Mais notre Glorieuse Troisième a bien le droit de patienter.

Encore un trait. Je servais alors à l'O. de petites machines sur la grande banlieue de Paris. Voilà que je passe mon mois de congé à Draveil, près de Corbeil. Je sollicite un de ces mollusques gastéropodes d'un billet de cent francs (je me fusse contenté avec cinquante), aux fins de pousser jusqu'à Moret et Montereau. Notez que mes pages plaisaient au public (il est des gens intelligents partout). Je fus refusé net. Toujours la

conséquence d'un vœu. Car les Natanson m'eussent carrément aboulé le double, certains d'ailleurs d'y gagner. Par parenthèse, la *R. B.*¹ qui payait la page de prose quatre francs, raquait de cinq balles pour les vers; si bien que j'y collai tranquillement une fois un poème de dix pages : *Falbin* (biffeton pour écrire en français). Mais j'oubliais que c'est à titre d'éditeurs que je voulais vous entretenir de ces bien peignés. On m'incita à un article sur, c'est-à-dire : contre les *Préjugés de l'Histoire de France*, de Louis Dimier, puis à l'occasion des *lettres sur l'Histoire de France*, de l'abbé de Pascal. Ils en voulurent tirage à part. Ils me versèrent cinquante francs pour chacun. D'ailleurs, ils y burent un bouillon. Mais j'y gagnai l'estime de l'abbé de Pascal et l'amitié persévérante de Dimier. Tout bénéfice. Tous n'étaient pas aussi co... co... coulants. Francis Viélé-Griffin refusa un certain temps sa copie : « Précisément parce que je suis inclus dois-je songer aux confrères qui, parce que pauvres, n'ont pu exiger qu'on les paye,

1. *La Revue Blanche*.

ainsi qu'on fait le marchand de papier. » Et Paul Claudel, je ne sais plus à propos de quoi, n'hésita pas à leur flanquer l'huissier aux fesses. Ce qui montrè qu'on peut réunir un lyrique de génie à un excellent diplomate.

Mais en voilà assez. Les hasards de la guerre produisirent que M^{me} Henriette Charassan (mon régiment avait passé dans sa localité) connut mon *Frère tranquille*. Elle n'eut de cesse qu'elle l'eût fait insérer tout en vrac dans la *Revue de Hollande*, stipulant même un tirage à part. Le tirage à part fut effectivement tiré; seulement, le directeur, M. de Solpray, lequel, si je ne me trompe, se dénomme à la fois Isaac Sön Feld, le conserva dans ses caves, ainsi que du bon vin. Peu importe. Nulle revue française ne paraissant alors (1918), les Parisiens pâturent à même mes vers, tout seul. Et mon nom se propagea dès lors.

Faut-il un mot de la fin? Certes. Et il enchaînera ce qui précède aussi élégamment qu'une réplique de Victorien Sardou. Voici peu d'années, mais après guerre, je me trouvais mêlé à des éditeurs. Ma figure parfaitement ignorée d'eux : Tristan Klingsor ne

m'avait encore pourtrait, ni Henri Martineau mené chez son photographe (Martinie, spécialiste pour grands hommes). L'un d'eux lâche à l'autre : « Le Fagus, il faut que cela prenne de la bouteille (*sic*). » N'est-ce pas exquis ? Car il ne s'agit pas de Fagus en soi, mais de tous. Aussi bien, à son point de vue, ne puis-je qu'approuver cet ingénieux négociant. Et puis, il envisage pour nous la postérité. Chouette !

J'escompte nonobstant que M. Doyon qui est aussi notre confrère, n'attendra pas si longtemps pour nous couvrir d'or-papier.

Et fin finalement, car je ne perds jamais le fil de mon déraisonnement, servez-moi promptement *Villégiature* (Monsieur en prend !). Je vous certifie qu'elle ne m'exaspérera pas plus qu'un *conte* de La Fontaine. Je ne dirai pas : une *fable*, vous jubileriez trop.

FAGUS,

Marquis de Sévigné,

avec deux siècles de civilisation en plus.

Ce mercredi 1^{er} juin 1927.

ANGE BOISSARD,

(Je le pansay, Dieu le guarist.)

L'auteur de la *Ballade Saint-Côme*¹ a l'honneur de vous informer que la mauvaise plaie au pied droit que traitaient ces MM. de l'Hôtel-Dieu depuis cinq mois avec un zèle et un dévouement auxquels cette ballade rend un trop faible hommage, sera guérie ce dimanche de la Pentecôte 5 juin après que lui se sera repenti et aura reçu son Créateur.

Dites-le à notre ami Léon Deffoux, vous verrez que cela ne l'étonnera pas.

Votre

FAGUS.

1. *Ballade Saint-Côme*, offerte à Monsieur Auguste Fournier pour tout l'Hôtel-Dieu et les autres Hospitaliers, par Fagus. Bernouard, édit., 1927.

Ce dimanche de Pentecôte 1927.

INFAME MÉCRÉANT,

Selon que je vous l'annonçais, mon pied a été guéri en suite de ma communion. Cela ne fut pas gratuitement; ce ne l'est jamais. Je dois en merci entreprendre une œuvre poétique à la gloire de Dieu et de la France, mon bon ami. Quand elle sera, vous la connaîtrez incessamment : l'abbé Bremond ne l'ignore déjà pas, lequel, fort innocemment, se sera vu l'instrument de toute cette aventure.

D'ailleurs, notre compaing Deffoux, déjà quelque peu au fait de la chose, va pouvoir incessamment vous la divulguer en long, en large et en travers, pour votre supplice et votre châtement, et, j'espère malgré tout et en dépit de vous-même, votre rédemption.

Dans cette attente, je baise vos blanches mains.

FAGUS.

Ceci sur papier, remarquez, cochon de contribuable : administratif.

LE VOLUME : *LETTRES DE FAGUS A PAUL LÉAUTAUD*, « AVEC UN AVANT-PROPOS ET DES NOTES DU DESTINATAIRE », DANS LA TYPOGRAPHIE DU MAITRE IMPRIMEUR COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY ÉTANT DIRECTEUR, ET SUR LA MAQUETTE DE RENÉ-LOUIS DOYON, EST LE DIXIÈME VOLUME DE LA COLLECTION « LES TEXTES » PUBLIÉ PAR LA MAISON A L'ENSEIGNE *LA CONNAISSANCE* ET SOUS LA DEVISE « ON SE LASSE DE TOUT EXCEPTÉ DE CONNAITRE », SISE A PARIS, 9, GALERIE DE LA MADELEINE. IL A ÉTÉ TIRÉ A 50 EXEMPLAIRES SUR RIVES, NUMÉROTÉS DE 1 A 50, ET 900 EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉROTÉS 51 DE A 950 .

EXEMPLAIRE JUSTIFIÉ

Recommandé

Monsieur Paul Léautaud

*bon écrivain et mécréant
quelque part avec ses chats et ses chiens.*

Aux soins de la Connaissance

*9, Galerie de la Madeleine
Paris, VIII^e*

De la part de Fagus, poète